

Québec français



De l'oeuvre par l'épreuve

Pierre Boissonnault

Numéro 43, octobre 1981

Faire écrire à l'école

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boissonnault, P. (1981). De l'oeuvre par l'épreuve. *Québec français*, (43), 66–68.

de l'oeuvre par l'épreuve

par pierre boissonnault

Au moment d'entreprendre ma douzième année d'enseignement au collégial, je sens que la rédaction de cet article m'obligera à établir un bilan d'une partie importante de mes activités pédagogiques. Et ce bilan portera sur une dimension qui ne m'avait pas tellement inquiété du temps de mes études en lettres, à l'Université Laval. Il me semblait alors que mon futur métier (ma profession...) exigerait deux capacités fondamentales : celle de transmettre des connaissances littéraires et celle de le faire dans un climat stimulant. De la première, je conserve un tiroir de classeur poussiéreux et bedonnant, de la seconde, la certitude que mes expériences d'animateur de loisirs m'ont sauvé de bien des naufrages.

Dès le premier cours de mon premier contrat, j'avais joué le tout pour le tout. C'était sur François Villon et c'était beau. Henri Guillemin jumelé à Baden Powell. Deux pour le prix d'un, me dit mon premier talon de chèque. Toute une performance. C'est quand vint la correction des travaux que je sentis comme un malaise. Naïvement, je reconnus de suite le signal de la molaire qui vous avertit de son nécessaire, bien qu'éventuel, départ. Au fil des textes qui défilaient sous mes yeux, se formait une magnifique Cour des Miracles. À faire saliver ledit François qui pourtant s'y connaissait. « Ça boitait là-dedans » que je me disais, tout interloqué. Autant les phrases que les idées.

Il a bien fallu me rendre à l'évidence : c'est une dent de sagesse qu'il me manquait. À Guillemin et Powell qui ne pouvaient suffire, on a rajouté ce qui faisait défaut : un maître tacticien du langage. Le recrutement avait été laborieux, la recrue, laborieuse. J'appliquais de mon mieux les principes de la Haute Performance selon Claude Ruel : skate, check and pass. Répondez à la question, soyez clairs et ne faites pas de fautes. Lents étaient les progrès.

Demander à l'étudiant du collégial de réaliser des productions orales ou écrites est une entreprise parfois fascinante, parfois déprimante. On y voit du meilleur, on y voit du pire. Dans une classe de trente, il y en a toujours trois qui vraiment n'ont pas besoin de nous, trois dont on n'a vraiment pas besoin, et vingt-quatre «normaux» qui sauront finalement ce qu'on leur aura effectivement appris. C'est pour eux que nous sommes là. Et c'est vrai dans tous les cours de toutes les matières. La difficulté peut venir d'une lecture inadéquate des attentes de l'étudiant.

J'ai la conviction que les étudiants du collégial ont besoin de productions linguistiques dont la réalisation est exigeante. À seize ou dix-neuf ans, Rimbaud et Nelligan achevaient. C'est l'âge du défi même si des croulants de la presque quarantaine entonnent à leur tour le refrain. L'étudiant peut avoir le goût de l'aventure dans le langage. Non pas d'aventures dont on revient par miracle, mais d'aventures qui font tout simplement avancer dans le champ des possibles.

Bien sûr, le défi fait peur. Il n'est vraiment satisfaisant qu'une fois surmonté. L'étudiant s'ennuie parfois de ces bons vieux cours pépères, sans sel et sans surprise qui vous font l'âme fonctionnaire; il lui faut alors quelqu'un pour calibrer le dynamisme aux exigences du dépassement. Et ça, pour un professeur, ça ne s'improvise pas trop. On ne peut pas demander à chacun d'être tantôt Louis-Joseph Papineau, puis Gaston Miron, Marie Tifo, Hubert Aquin, Andrée Lachapelle, Claude Charron, Fernand Dumont, Jean Paré.

Mais on peut raisonnablement lui demander par exemple de jouer un extrait d'une pièce de théâtre, ou de dire des poèmes, de faire un exposé, ou un discours. On peut aussi exiger de lui un bon texte qui explique une réalité ou qui la critique. Enfin, même, un texte qui a de la couleur, du tonus, de l'invention. Ce qui fera la qualité de la performance ? Certainement l'acquis de l'étudiant : sa culture, son intérêt initial, des expériences passées. Mais aussi la qualité de l'approche pédagogique. Et là aussi il y a défi. Un étudiant qui est laissé à lui-même ne pourra guère faire mieux que ce qu'il a déjà fait. L'enseignant doit pouvoir définir clairement son objectif et assurer ses étudiants qu'ils ont les moyens de l'atteindre. La correction doit pouvoir se faire à partir de critères nettement définis.

L'INTERPRÉTATION DE TEXTES

La pièce de théâtre

L'interprétation devant un public d'une pièce de théâtre ou d'un extrait me semble la production d'expression orale la plus répandue au niveau collégial. De par la nature même du cours 601-202, le théâtre comme jeu dramatique, l'enseignement de la dimension orale du langage devait tout naturellement y trouver une place. Dans de nombreux cégeps, des professeurs, parfois des équipes importantes de professeurs, ont mi au point de véritables festivals ou⁷ pendant une, deux semaines, des «troupes» d'acteurs improvisés épluchent sérieusement le réper-

toire québécois et d'ailleurs. Le fait de jouer devant des amis et des parents, un vrai public, donne une qualité intrinsèque à cette situation de communication. Le professeur n'a pas à motiver tellement ses troupes : il n'a qu'à rappeler l'échéance !

De plus, ce type de production suppose une série d'activités préalables : lire la pièce, la comprendre (personnages, situations, dynamisme intérieur et contexte extérieur), la mémoriser et, finalement, l'interpréter. Dans bien des cas, seule une utilisation judicieuse des quinze semaines de cours permet d'atteindre l'objectif général, l'étudiant devant parfois dépasser le temps prévu comme travail personnel. Le principal problème, sur le plan pédagogique, c'est la disparité dans le nombre de répliques : c'est une dimension qui a échappé à nos dramaturges. Il faudrait des pièces sur mesure ! De plus, il est difficile de mesurer la performance linguistique de celui qui s'est réfugié derrière la console d'éclairage et dont la disponibilité souriante n'a d'égal que son affable mutisme.

Le récitation de poèmes

Le début des cégeps coïncide avec un engouement certain pour la poésie. Celle que l'on fait, celle que l'on dit. C'était (déjà) le temps des poètes du Pays, de la Parole, des Nuits de la poésie. Mais la poésie pose des problèmes d'interprétation : norme phonétique, intériorisation du sens, choix des textes. Pourtant, elle a aussi ses avantages comme celui de permettre à chaque étudiant de travailler un texte d'une longueur mesurée, de pouvoir s'entraîner seul.

Le récitation de textes divers

Si la tradition littéraire privilégie le théâtre et la poésie, des impératifs pédagogiques ont permis des percées intéressantes du côté de genres littéraires variés. En effet, le théâtre pose le problème des costumes, du maquillage, de la scène, des décors, de la quantité de répliques, des rencontres supplémentaires où personne ne doit être absent; la poésie doit offrir des textes très près de la sensibilité des étudiants et la poésie n'est pas toujours faite pour être lue en public. Pourquoi alors ne pas fabriquer de toutes pièces des montages de textes, d'extraits, de morceaux choisis, de manière à former un tout qui aurait tous les avantages et d'inconvénients aucun. Le cloisonnement des genres, sans doute, freine un peu les innovations en ce sens, mais le chemin est tracé. On imagine aisément l'intérêt, pour le spectateur autant que l'étudiant, de collages de textes portant sur un thème unique mais où la poésie, le monologue, le conte, la légende, le portrait, le proverbe et l'aphorisme voisinaient. Pour le professeur, il sera plus facile de préparer ses interventions.

Interpréter un texte est un acte créateur : rendre une pensée, des sentiments exige une compréhension intime du message. Le présenter devant un public est un geste de communication particulièrement indiqué au niveau collégial : plus de 90% des diplômés auront, seulement dans leurs activités professionnelles, à prendre la parole devant des groupes. Le régime pédagogique du collégial permet peut-être plus que le secondaire de telles activités.

LA PRODUCTION DE TEXTES

Mais, dans la réalité, tant sociale que professionnelle, le diplômé du collégial aura d'autres choses à faire qu'à lire ou réciter du Prévert pendant la pause-café. Il aura à communiquer sa pensée tant par écrit que devant des groupes. Parfois il aura à expliquer des choses, à faire valoir son opinion, à gagner des collègues à sa cause. Sur le plan social, il participera à des actions collectives dans différents organismes et associations. L'étudiant le sait et il veut s'y préparer.

Après onze ans d'études et seize ans d'existence, il a accumulé un bagage important de connaissances humaines et linguistiques. Il est donc prêt, théoriquement, à communiquer une pensée complexe et nuancée. Il faut lui en donner les moyens. Le plus important d'entre eux, c'est celui d'organiser sa pensée. Il peut en devenir capable à force d'échecs, par tâtonnements. Mais un enseignement méthodique accélérera son apprentissage et lui permettra d'atteindre plus rapidement des performances valables.

L'organisation de la pensée

La rédaction d'un texte ou la présentation d'un exposé n'est que la dernière étape d'un processus intellectuel intégré. Cela ne s'improvise pas. La fabrication d'un message assez long exige une quantité non négligeable de connaissances et un entraînement précis. Il y a des étapes à franchir, toujours les mêmes, et en sauter une seule met l'entreprise en danger. Que le texte s'appelle scolairement *composition*, ambitieusement *création*, américanement *essai* ou traditionnellement *dissertation*, il répond toujours à certains mécanismes de base. Je les présente dans l'ordre logique de la fabrication d'un texte.

L'étudiant doit d'abord définir clairement l'objet de son travail. Certains travaux proposent uniquement un thème, d'autres un

sujet plus précis. S'il a affaire à un thème, il a pleine latitude dans le sujet à traiter, dans la mesure où il aura été fait à partir du champ général du thème. Mais là encore, et il n'y est guère habitué, son sujet devra être précis et univoque. Cela suppose de la part du professeur des interventions concluantes. Quand un sujet lui est donné, l'étudiant devra porter une grande attention à sa compréhension. Il est si facile de passer à côté. Par une analyse syntaxique et sémantique serrée, il y a moyen de résoudre la difficulté.

L'étudiant doit ensuite déterminer la nature du texte à produire. Doit-il expliquer une réalité? ou donner son point de vue sur celle-ci? ou convaincre et persuader de la justesse de son point de vue? ou créer un texte ludique qui veut plaire? Prenons un exemple. L'étudiant doit traiter du thème de la dépossession dans *Trente Arpents*. Le mode qu'il choisira influera grandement sur la nature de son texte. Si son approche est explicative, il pourra, par exemple, décider de montrer en quoi la vie d'Euchariste Moisan est l'histoire d'une triple dépossession: celle de la terre, celle des valeurs traditionnelles et celle du pays. Par contre, s'il veut plutôt le traiter de façon critique, il pourra décider d'évaluer la validité d'une opinion qui voudrait que la dépossession en question n'en soit pas véritablement une puisqu'il s'agissait d'une évolution inévitable vers une société industrielle. Enfin, s'il opte pour un texte ludique, de «création», il pourra prendre prétexte du thème pour faire sentir le caractère universel du phénomène de la dépossession.

Mais l'étudiant qui arrive au collégial n'est pas tellement familier avec ces distinctions. Le professeur doit pouvoir montrer clairement la différence d'intention entre les modes, et la différence des textes produits. L'étudiant n'a pas nécessairement acquis des habitudes de rigueur intellectuelle. Cela peut être lourd de conséquences dans la réalisation de son contrat. J'en ai déjà fait l'expérience. À des étudiants qui commençaient leurs études collégiales, j'avais posé la question suivante: «Selon vous, pouvons-nous

dire que les Jeux olympiques présentent un bilan somme toute positif?» La question me paraissait claire. Vous auriez dû voir les réponses. J'en ai appris beaucoup sur les Jeux mais je n'ai eu que bien peu de bilans. Et ne parlons pas du «somme toute»! Un problème bien compris est à moitié résolu, là comme ailleurs.

Souvent l'étudiant s'empresse d'avoir des idées sans même se demander *sur quoi* en avoir. Les idées qui viennent du ciel ne pleuvent généralement pas, tombent souvent sur des lieux communs et sont d'une texture un peu vaseuse. Leur nombre, leur consistance et leur pertinence dépendront directement des faits qui leur serviront de point de départ. L'étudiant doit apprendre à cueillir les faits utiles et la démarche qui permet d'en faire des idées. Autrement c'est, dans le meilleur des cas, la paraphrase, ou la «recherche» de collage d'extraits où la propriété intellectuelle en prend pour son rhume. Organiser sa pensée et reproduire sous forme de dossier celle des autres sont deux types différents de production linguistique. L'étudiant qui arrive au collégial est plus familier avec la seconde, règle générale. La notion de fait, la façon de les relever, l'évaluation de leur pertinence, la justesse de leur référence sont autant d'aspects que doit clarifier le professeur.

Vient alors le temps de formuler les idées qui expliqueront, justifieront, convaincront ou amuseront. C'est le moment du *Ce qui se conçoit bien...* et des mots qui ne viennent jamais aisément. Comment fabriquer, sculpter, des idées claires, univoques et nuancées dont la somme apportera une réponse solide au sujet posé? Comment définir la réalité que l'on veut transmettre? Une des approches les plus sûres, c'est celle d'un plan très détaillé où chaque idée est formulée sous forme de phrase complète et est appuyée de faits précis, où l'enchaînement se fait en fonction d'une progression identifiée. L'étudiant doit apprendre à savoir le nombre approximatif d'idées nécessaires à son texte, à les regrouper sous forme d'idées



principales et secondaires quand l'effet de bottin téléphonique risque de se produire.

Avec un plan très structuré, il est alors possible de rédiger un texte qui sera nécessairement organisé. En suivant la règle d'une idée par paragraphe, il est possible de fabriquer une pensée qui a de la consistance. Avec des idées bien définies, des faits pertinents et les rapports à établir entre ces deux termes, en assurant une transition à chaque fois, logique ou verbale, on peut produire un texte qui se tient. Mais qui n'a pas nécessairement de la tenue... Entre un bon texte et un beau texte, il y a le passage aux ressources stylistiques qui permettent ce qu'on appelait l'adéquation du ton et de la forme. On approche alors de l'écriture « littéraire ». La complexité du propos permet une infinité de méthodologies passant de l'étude de procédés particuliers à des techniques plus enveloppantes comme le pastiche ou la création globale. Les approches sont nombreuses, les capacités des étudiants souvent étonnantes. Si la mise en situation est concrète et dynamique, si l'étudiant sait pour qui et pourquoi il écrit, on peut s'attendre à d'excellentes performances.

QUELQUES TYPES DE PRODUCTIONS

Outre les travaux habituels (composition, essai, exposé, dissertation), on peut profiter de plusieurs possibilités qu'offrent les moyens modernes d'information. Pensons au

reportage, à la nouvelle, au récit de voyage; aussi à la recension littéraire et à l'article critique.

La recension littéraire

Pour qui possède la technique d'organisation de la pensée, la recension est un excellent moyen de mesurer chez l'étudiant sa capacité de comprendre une œuvre et de se prononcer sur celle-ci. De plus, l'étudiant découvre l'intérêt des revues culturelles et littéraires pour faciliter son choix de lectures.

Le contenu d'une recension peut se classer en quatre catégories: de brèves informations sur le contenu et l'organisation du livre; quelques mots sur l'auteur et son œuvre, une opinion du recenseur sur un ou des aspects du livre (contenu, style, qualité matérielle); parfois un extrait caractéristique. L'organisation habituelle comprend tout d'abord une référence bibliographique, puis quelques informations objectives sur le contenu, la structure, l'auteur, et ensuite une position, parfois positive (intérêt, originalité, nouveauté, utilité), parfois négative (faiblesses), parfois les deux, le recenseur terminant avec son opinion dominante. La longueur du texte peut jouer entre 15 et 35 lignes. Le ton varie selon l'effet désiré. L'auteur peut rester neutre, s'adresser au lecteur, ou s'interroger lui-même. Certains professeurs font lire beaucoup. Il n'est pas toujours possible de faire produire des travaux importants. La recension devient alors un bon moyen.

L'article critique

L'article critique permet à l'étudiant d'aller plus loin que l'explication ou le texte critique. Il ne s'agit pas ici, bien sûr, d'une analyse critique, mais d'un texte qui conserve une structure solide, et où en même temps, l'étudiant peut parler d'un monde qu'il connaît bien et dont il pourrait aimer exprimer la réalité. Il peut choisir un ton d'ensemble (lyrique, dramatique, fantaisiste, ironique), puiser dans des structures variées (chronologie, récit, logique interne du sujet, description, pointillisme) et généralement puiser dans ses connaissances personnelles. À la condition d'avoir une méthodologie très sûre, le professeur peut alors faire produire des textes satisfaisants autant pour l'étudiant que pour le correcteur. Dans le cas contraire...

Les possibilités de productions linguistiques au collégial sont nombreuses. Les étudiants peuvent aller loin. Ils iraient plus loin si les professeurs pouvaient bénéficier d'instruments adéquats. Une pédagogie du défi n'est possible que dans la mesure où l'étudiant est moralement assuré de réussir. Elle doit donc s'élaborer à partir des possibilités réelles de l'étudiant: trop demander, pour les moyens que l'on offre, ou trop peu demander pour les capacités de l'étudiant entraînent le même effet. Une pédagogie... de l'échec. À seize ou dix-huit ans, le collégien attend beaucoup de ses derniers cours de français. Il ne faut pas le décevoir.

Voix & images

Voix & Images poursuit son travail de «sonde» de la littérature et de la culture québécoises contemporaines. À preuve: le numéro d'automne 1981, où la parole est donnée à Adrien Thério, critique littéraire, animateur et polémiste. Les «Discours romanesque et discours urbain» et «Les monologues de Sol: une initiation à la langue-Moi» de même que «Le Nègre dans le roman blanc» ne sont encore que quelques-unes des études et chroniques que ce numéro a en réserve.

L'abonnement vous donne droit aux trois parutions de Voix & Images et vous garde au fait de la littérature d'ici et des auteurs qui la font.

Chaque numéro est disponible en LIBRAIRIE. Vous pouvez commander chez l'éditeur ou vous abonner, en postant le bon de commande ci-dessous:

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir les numéros suivants:

	Prix	Quantité	Total
Vol. 6, N° 2, Jean-Claude Germain.....	7,95 \$
Vol. 6, N° 3, Philippe Haeck.....	7,95 \$
Vol. 7, N° 1, Adrien Thério.....	7,95 \$
(les numéros antérieurs sont aussi disponibles).....	7,95 \$

Sous-total \$

Frais de port et de manutention 1,75 \$

Veillez m'abonner au Vol. 7 (3 numéros) 19,75 \$

Ci-joint chèque mandat au montant de

\$

NOM..... TÉLÉPHONE.....

ADRESSE..... CODE POSTAL.....

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC C.P. 250, SILLERY, QUÉBEC GIT 2R1